

La place du cœur chez Diane la belle aventurière

Madeleine Godin

Volume 16, numéro 3, décembre 1983

L'effet sentimental

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500624ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500624ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godin, M. (1983). La place du cœur chez Diane la belle aventurière. *Études littéraires*, 16(3), 429–440. <https://doi.org/10.7202/500624ar>

LA PLACE DU CŒUR CHEZ DIANE LA BELLE AVENTURIÈRE

madeleine godin

Les Sensationnelles aventures de Lise l'agent Z, Diane la belle aventurière, les Aventures amoureuses de la belle Françoise AC-12 l'incomparable espionne canadienne-française, les Dangereux exploits du sergent Colette UZ-16 l'as femme détective canadienne-française : voilà autant de séries d'aventures policières en fascicules¹, publiées au Québec dans les années cinquante, et qui donnaient la vedette à des personnages féminins. Espionnes, détectives, agents secrets, ces femmes qui jusque-là avaient été confinées dans des aventures essentiellement amoureuses, revendiquaient leur place sur la liste des héros nationaux, au même titre qu'un IXE-13 ou un Albert Brien. Devenues femmes de carrière, quel rôle réserveront-elles désormais à leur vie sentimentale? À la lecture, il ressort qu'en dépit de la diversité de leurs attitudes, toutes se voient tôt ou tard forcées de faire les mêmes choix quant à la conduite de leur vie amoureuse. Diane la belle aventurière nous a semblé être celle qui résume le mieux le cheminement de l'ensemble des héroïnes à cet égard. Nous rendrons compte ici de l'organisation de la vie sentimentale de cette femme d'action.

Diane la belle aventurière

Publiée aux Éditions Police-Journal du 11 avril 1956 au 26 décembre 1962, la série a fait l'objet de 315 parutions³, pour la

plupart hebdomadaires. L'ensemble de la fiction, dont l'intérêt premier est l'aventure policière, aventure résolue chaque fois dans les limites d'un même fascicule, propose par ailleurs une histoire sentimentale, celle de l'héroïne bien sûr, à suivre comme un roman-feuilleton dans la succession des numéros. Le volet « vie sentimentale » chez Diane n'a de sens, il va sans dire, que replacé dans son contexte, à savoir celui de la vie professionnelle. C'est pourquoi il convient de présenter les différents aspects de la carrière du personnage avant d'étudier l'organisation narrative de sa vie amoureuse.

1. Détective ou aventurière ?

« Rousse, grande, faite formidablement, les yeux verts. On dirait qu'elle est très intelligente, une femme de tête... » (*Les Casse-gueules*, n° 77, p. 15)⁴ Diane Roy est journaliste de métier et travaille occasionnellement pour un grand quotidien montréalais, le journal *La Trompette*. Mais son goût du risque et sa détermination à venger le crime l'amènent à se mêler au monde de la justice, par l'intermédiaire de ses amis, le lieutenant Yvan Pascal et le détective Michel Dupuis. Plus habile que toute la police de Montréal réunie — le narrateur s'entête à le répéter — Diane connaît tout dans l'art de dénouer les intrigues : décimer une bande de malfaiteurs, rattraper un trafiquant de drogue, retrouver un meurtrier. Ces performances lui valent une réputation d'excellence qui dépasse les frontières du pays ; elle est la « terreur des bandes criminelles internationales... » (*La Fille morte*, n° 74, p. 2) De ce point de vue, cette justicière aux missions sans échec, pourvue de toutes les qualités et de tous les talents, se compare à certains héros masculins de la même époque.

Mais certains moments du récit posent les limites à l'intérieur desquelles Diane peut se permettre d'agir. Dans *Modèle pour artistes*, par exemple, malgré la notoriété qu'on lui reconnaît, Diane se voit interdire, au beau milieu de son enquête, l'accès à la chambre de la victime : « Sans doute avait-il raison. Diane ne faisait pas partie de la police et il devait considérer son intrusion dans l'intimité du mort comme une profanation. » (n° 300, p. 5) C'est que ni femme-détective, ni femme-policier, Diane n'est qu'une simple amatrice, la fiction ayant omis, dès le début, de lui donner un statut officiel.

Dès lors, il faut voir comment ce choix narratif initial est assumé au fil des numéros. Pour ce faire, ramenons l'ensemble des missions réalisées par l'héroïne à ce que nous convenons d'appeler, suivant la terminologie de l'analyse narrative greimassienne⁵, un *programme narratif (PN) de vie professionnelle*, développé en quatre phases : manipulation — compétence — performance — sanction. La réalisation (performance) de ce PN par son sujet opérateur (Diane) suppose que ce sujet est au préalable en conjonction, sur la dimension pragmatique du récit, avec des objets-modaux, le /pouvoir-faire/ et le /savoir-faire/ (nul doute ici que Diane a toutes les aptitudes requises pour faire son travail). Par ailleurs, sur la dimension cognitive, ce même sujet opérateur est nécessairement en conjonction avec un /vouloir-faire/, à placer cette fois à la phase de manipulation, et qui suppose l'intervention d'un destinataire.

Mais quelles sont les figures textuelles correspondant à cette phase de manipulation ? De manière générale dans ce genre de série, le rôle du destinataire est assumé par un patron — que ce soit le Service secret canadien ou tout autre organisme reconnu — responsable d'attribuer une mission au héros et, par conséquent, susceptible de valider son faire. Or, chez Diane la belle aventurière, cette instance patronale fait défaut : ou bien l'héroïne décide de son propre chef de se charger d'une enquête que le hasard lui aura fournie (auto-manipulation) ou bien elle accepte d'endosser une cause à la demande d'un simple particulier⁶. Aussi, lorsque les événements tournent à son désavantage, comme c'est parfois le cas, elle doit seule répondre de ses actes et faire la preuve de son innocence. Dans *l'Espionne sans visage*, le capitaine Matte n'hésite pas à oublier ses bons coups antérieurs, à l'accuser de meurtre sur la seule foi des apparences, et à l'emprisonner :

[Diane à Maurice Mailloux, un ami] :

Ici Diane Roy, au poste de police OOB1, accusée de tentative de meurtre. Pouvez-vous venir ? (n° 240, p. 10)

[ET]

[Diane] :

En attendant, le seul moyen de me disculper est de retrouver cette fille qui m'a donné le revolver. (n° 240, p. 16)

Corollaire de la manipulation sur la dimension cognitive, la phase de sanction réaffirme l'absence chronique de cette

figure du destinataire. Faisant carrière seule, Diane, au terme de ses missions, ne peut prétendre à aucune reconnaissance officielle, qui se traduirait par une rétribution de la part des autorités pour qui elle travaille de fait — la Sûreté du Québec, la police de Montréal. Tout au plus obtiendra-t-elle de la part de ses amis quelques commentaires élogieux: [Yvan Pascal] «Tu as fait du fichu beau travail, Diane». (*Modèle pour artistes*, n° 300, p. 30)

En outre, les occasions sont nombreuses où Diane elle-même refuse le salaire que lui propose la personne par qui elle est employée, préférant, dit-elle, «rendre service». Cette renonciation constante de l'héroïne à toute sanction n'est pas sans faire ressortir le caractère non officiel, voire illégal de ses performances, si réussies soient-elles. De son côté, le récit sent le besoin de motiver l'indifférence de Diane à l'égard de rémunérations éventuelles. Elle possède, dit-on, une fortune considérable qu'elle aurait acquise au cours de certaines aventures extraordinaires. Libre de toute préoccupation pécuniaire, elle peut donc se divertir en combattant le crime :

[à *Diane*]:

Mais pourquoi faites-vous cela ?

[*Diane*]:

Disons que je suis jeune, riche et que je m'embête royalement. Dérivatif à mon ennui ? L'aventure. Ça vous satisfait comme réponse ? (*Brutalité dans le fossé*, n° 104, p. 13)

Dans un tel contexte, ses missions ne risquent plus d'être perçues comme du travail.

Ainsi, dans sa vie professionnelle, l'héroïne doit composer avec deux rôles thématiques contradictoires: le premier fait d'elle une justicière émérite, dont on compare les performances à celles des plus grands détectives, le second la réduit au niveau de simple bénévole de l'enquête. Par conséquent, Diane a beau mener une carrière spectaculaire, elle ne sera toujours qu'un adjuvant de la police, une aventurière, comme le titre de la série l'indique, qui s'amuse à imiter les activités professionnelles d'un monde à l'intérieur duquel elle n'a pas sa place et/ou n'est pas à sa place.

2. Diane Roy: côté cœur

La vie sentimentale de la belle aventurière se présente comme une suite de coups de foudre, de liaisons passagères,

de projets de mariage et de ruptures. Ces péripéties, largement commentées par un narrateur omniscient, peuvent être comprises comme autant d'actualisations, à des degrés divers, de programmes narratifs à partir desquels il est possible de mesurer les véritables enjeux de la vie amoureuse de l'héroïne.

On peut ramener à quatre programmes narratifs (PN) l'ensemble des scénarios développés dans la fiction, le nom donné à chacun d'eux correspondant à l'objet-valeur recherché sur l'isotopie amoureuse :

- PN 1 de stratégie
- PN 2 de divertissement
- PN 3 d'amour partagé
- PN 4 de mariage

Ces PN ne sont pas tous d'égale importance. Ainsi, celui de divertissement, répétitif et toujours réalisé, demeure ponctuel, à côté d'un PN de mariage, jamais réalisé, qui donne lieu à un investissement textuel abondant. Nous respecterons, pour la démonstration, cet ordre croissant d'importance.

2.1 *L'amour au service du travail*

Le « faire-semblant amoureux » est l'une des tactiques de Diane ; ce / savoir-faire / relève de la phase de compétence du programme narratif de vie professionnelle.

Belle et consciente qu'on résiste mal à ses charmes, Diane n'hésite pas, lorsqu'elle doit se sortir d'une impasse, à oublier temporairement ses techniques de judo et de jiu-jitsu et à simuler une passion subite pour son adversaire. Cette arme efficace lui permet de venir à bout de ses ennemis les plus récalcitrants, comme Albert dans *la Bombe humaine*, à qui elle subtilise le revolver :

Diane s'approcha d'Albert, l'air transfiguré et jeta ses bras autour de son cou. Il l'embrassa passionnément. De ses mains agiles, elle lui caressait les épaules et la poitrine. Elle l'enserra à hauteur de la taille et remonta lentement ses bras, tout en lui caressant le dos tendrement. Elle caressait Albert, mais pensait à Michel Dupuis. Son coude frôlait la poignée du Luger.

**Elle se recula d'un bond, tenant l'arme à son poing.
(n° 235, p. 22)**

Toutefois, Diane entretient habituellement certaines réserves quant à ce genre de pratiques, plus ou moins

contraires à ses principes. Aussi, dans *la Bombe humaine*, en profitera-t-elle pour prendre sa revanche sur Albert : « ... elle le torturait féroce-ment. Les caresses de tout à l'heure, volées à son fiancé, elle voulait les lui faire payer. » (n° 235, pp. 22-23)

En d'autres circonstances, malgré son évidente difficulté à demeurer indifférente aux avances de son opposant, Diane ne s'empresse pas moins de sanctionner négativement les gestes qu'elle s'impose pour arriver à ses fins :

Il la prit dans ses bras et l'embrassa brutalement. Elle se défendit. Mais elle aurait menti si elle n'avait pas dit sentir une chaleur lui brûler les reins.

[...]

Diane le lendemain matin, se pulvérisait mentalement [...]. Qu'est-ce qui lui avait pris pour quelle se laissât dévorer par ce garçon qui avait dix ans de moins qu'elle.

(*Satan, mon ami*, n° 5, nouvelle série, p. 24)

Sur une isotopie professionnelle, donc, Diane prétend, en matière amoureuse, au rôle thématique de « celle qui se conforme à une certaine éthique ».

2.2 *Après le travail, les loisirs*

Tous les épisodes qui donnent à l'héroïne des aventures amoureuses sans lendemain sont à identifier ici comme la réalisation d'un programme narratif de divertissement. Car la belle aventurière ne fait pas que travailler, et il arrive qu'à la fin d'une mission, elle se permette une escapade avec un collègue :

— **Parce que, mon cher ami... ce soir... je ne serai pas fatiguée du tout... Et, s'il me souvient bien, n'avons-nous pas à partager certaines joies qu'il vous tarde de connaître ?**

.....

— **[...] me voici sur ce haut-plateau, seule avec un type charmant, beau garçon, bien élevé... Comme l'occasion fait le larron et que cette occasion est délicieuse, je le sais d'avance, mon cher ami, pourquoi ne me laisserai-je pas tenter ?**

(*le Rouge et le Vert*, n° 78, pp. 31-32)

Les réalisations successives de ce programme narratif de divertissement, si elles enrichissent l'héroïne d'un nouveau rôle thématique, celui de « la femme libre et disponible », sont cependant à replacer dans la continuité du récit : quand Diane s'autorise des aventures, ce n'est jamais qu'avec des partenaires de passage⁷. Par ailleurs, elle se fait un devoir de

résister aux avances de son fiancé Michel Dupuis, désireuse de se conformer à l'image qu'elle se fait de « la parfaite candidate au mariage ».

Avec ce que nous avons convenu d'appeler les programmes narratifs de stratégie et de divertissement, notre propos était de démontrer que Diane réalise occasionnellement, sur une isotopie amoureuse, des performances qui sont de l'ordre du paraître ou de la manifestation. Les programmes narratifs d'amour partagé et de mariage, quant à eux, relèvent de la dimension de l'être ou de l'immanence, et témoignent des réelles préoccupations de l'héroïne : d'une part, sa volonté d'être amoureuse, d'autre part, son désir de se marier.

2.3 *Vivre un grand amour*

De façon presque permanente, Diane a un fiancé, Michel Dupuis, jeune détective brillant qu'elle accompagne parfois dans son travail uniquement pour le plaisir d'être à ses côtés. Le couple Diane Roy-Michel Dupuis est, dit-on, bien connu de toute la ville de Montréal. Diane rêve d'épouser un jour Michel, mais toutes les fois — et elles sont nombreuses — que celui-ci lui propose le mariage, elle hésite, puis refuse, jamais certaine, dira-t-elle, de « l'aimer vraiment ». Cette raison lui est suffisante pour souhaiter rencontrer un jour l'homme qui lui sera « réellement destiné ». Bien qu'elle n'abandonne jamais complètement Michel Dupuis, elle croira plus d'une fois avoir trouvé son remplaçant.

L'épisode de ses amours avec Rocky nous servira ici d'exemple : à la demande de Ben Laurie, son oncle, Diane accepte de devenir la gérante de Rocky, jeune boxeur indisipliné pour qui elle se prend rapidement d'amitié. Le temps passe, Diane et Rocky se découvrent un amour réciproque. Enfin amoureuse, Diane est comblée : « Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas été si heureuse. Heureuse et calme. Elle aimait, cette fois elle en était sûre, positive, illuminée. » (*Combat royal*, n° 102, p. 29) Suit pour elle une période de bonheur qui vient plus ou moins sanctionner la réussite de sa quête : « Diane, depuis quinze jours, voguait sur une mer de rêve et de joie ; un océan de bonheur qui semblait sans fin. Et pour cela, Rocky était responsable. » (*Y a des loups...*, n° 103, p. 9). Ces moments euphoriques dans la vie sentimentale de

l'héroïne correspondent à la réalisation d'un programme narratif d'amour partagé.

Mais le bonheur de Diane prend fin brusquement lorsque celui qu'elle aime se révèle ni plus ni moins « indigne » d'elle. Dans *Cynisme de femme* (n° 105), elle apprend que Rocky la trompe au cours d'un voyage à Paris. Le même scénario se produisait dans *la Chair qui crie* (n° 100) avec le comte de Mortbois, qu'elle surprenait en compagnie d'une autre femme. Offusquée de s'être ainsi méprise sur l'objet de son amour, Diane met rapidement un terme à sa relation avec Rocky, désormais décevante à ses yeux : « À présent, tout était fini, entre elle et Rocky. Dans son cœur s'exprimait aucun regret. Y avait-elle seulement cru ? Oui... mais avec un doute planant très haut, comme un nuage que l'on verrait autour d'une autre planète. » (*Cynisme de femme*, n° 105, p. 7)

En d'autres occasions, elle ne supportera pas sans difficulté l'épreuve de la séparation. Dans *la Chair qui crie*, c'est en larmes qu'elle quitte Fabien de Mortbois, de qui elle est encore follement amoureuse :

Diane sortit précipitamment de l'appartement pour cacher ses larmes.

— Si je pleure, si je pleure ! se dit-elle, je me crève les yeux.

Mais elle pleurait, pleurait, pleurait...

(la Chair qui crie, n° 100, p. 32)

Ainsi, lorsque Diane réalise ou croit réaliser un projet amoureux, elle est tôt ou tard forcée d'admettre qu'elle fait fausse route. Son inaptitude constante à trouver le partenaire idéal laisse supposer chez elle une incompétence initiale, un / non-pouvoir-connaître / une histoire d'amour conforme à ses attentes. Dans ces conditions, il ne lui reste plus qu'à retourner à Michel Dupuis, dans l'espoir de se décider un jour à l'épouser.

2.4 *Offres de mariage*

Mise à part l'incertitude de ses sentiments à l'égard de Michel Dupuis, Diane a une autre raison sérieuse de demeurer perplexe devant la perspective d'un mariage. C'est que pour elle, la vie conjugale signifie nécessairement qu'elle doive renoncer à sa vie professionnelle :

Là elle pourrait décider, dans quelques jours, quel sort il fallait faire aux demandes de plus en plus pressantes de Michel Dupuis, son fiancé.

Il y avait du pour et du contre. Michel Dupuis était grand et beau, populaire, très riche, tout à fait galant.

.....
D'un autre côté, ce mariage c'était la fin de la belle vie d'aventures pour laquelle elle se sentait faite. [...]

.....
Elle ne se sentait pas faite pour passer sa vie à la maison ; encore moins pour organiser les clubs de bridge ou les œuvres des dames patronesses.

(la Bombe humaine, n° 235, pp. 1-2)

Une fois posé le dilemme mariage-travail, il est à prévoir, sur une base polémique, que la réalisation de l'un de ces deux programmes narratifs entraînera forcément l'échec de l'autre. C'est précisément ce qui se produit ici, où la fiction fait durer le célibat de Diane. Ce statu quo semble être la condition nécessaire à la survie de l'héroïne comme personnage-vedette d'aventures policières.

Si le récit ne va pas jusqu'à « marier » l'aventurière, en revanche, il modifie sensiblement les raisons qui la maintiennent dans le célibat : d'abord, c'est parce qu'elle ne se résout jamais à choisir entre le mariage et les activités professionnelles que Diane est amenée à prolonger son célibat, contraignant Michel Dupuis à la patience. Mais lorsqu'un second prétendant, Yvan Pascal, lui propose à son tour le mariage, elle trouve une autre justification à son refus : cette fois, elle ne sait plus lequel d'Yvan Pascal ou de Michel Dupuis elle préfère, incapable, dit-elle, de se faire une « raison de cœur ». Voilà donc un célibat dont elle serait la seule responsable.

Contrariés par des refus successifs, les deux soupirants s'accordent pour dire que si Diane a tant de mal à choisir, c'est que, tout simplement, elle est « incapable d'aimer » :

Les dures paroles d'Yvan Pascal avaient laissé Diane toute déconvenue. Le détective, les yeux enflammés, avait dit :

— **Inutile d'y penser, Diane, jamais tu ne pourras aimer, réellement un homme. Tu es trop cérébrale. Et les gens qui ne vivent que du cerveau ont de la difficulté à éprouver un sentiment.**

Il venait, pour la xième fois, de lui proposer le mariage et elle avait refusé. Était-ce l'humiliation qui l'avait fait parler ainsi ou croyait-il vraiment l'aventurière incapable de ressentir la morsure du sentiment amoureux !

Depuis, Diane allait d'un extrême à l'autre. Si elle n'aimait pas encore, c'est parce qu'elle n'avait rencontré personne digne d'amour, digne

d'elle! Mais cela était faux! Yvan était un chéri et Michel Dupuis tout également. Alors? Alors? Alors, ce que Yvan disait était donc vrai? Elle, Diane Roy, était anormale? Non, non! Jamais!

(Meurtre à l'état pur, n° 274, pp. 1-2)

Diane finira pourtant par croire à ce diagnostic. Ce qu'il faut voir ici, c'est que plus la série avance, plus elle rend le personnage inapte à se marier : tantôt Diane n'était qu'indécise, maintenant elle est incapable de sentiments amoureux. Dans *Satan, mon ami*, Yvan Pascal fera un pas de plus pour la condamner à l'anormalité : « Le bobo avec toi, Diane, c'est que tu es trop cérébrale pour aimer. Et tu sais bien, n'est-ce pas qu'une femme qui est incapable d'aimer, n'est pas une femme, pour le vrai. » (n° 5, nouvelle série, p. 2)

Tourmentée par ce verdict, Diane sentira l'urgence de mettre fin à ses tergiversations :

- soit qu'elle épouse le plus rapidement possible ou bien Michel Dupuis ou bien Yvan Pascal, seule façon pour elle de prouver qu'elle est une « vraie femme »,
- soit qu'elle renonce définitivement à l'amour et, par conséquent, au mariage, confirmant par là son « anormalité ».

Dans *Vingt ans après*, le fascicule le plus tardif auquel il soit encore possible de se référer, Diane semble avoir arrêté son choix. Lorsque Yvan Pascal lui réitère sa demande en mariage, elle répond :

[Diane] :

— **Jamais**

[Yvan] :

— **Pourquoi ?**

— **Tu sais bien que je ne suis pas femme à ça...**

— **Tu es femme à quoi ?**

— **Je ne veux pas aimer. C'est trop dur. Même avec toi Yvan. Tu me pardonnes d'être franche ?**

(n° 12, nouvelle série, pp. 31-32)

Ainsi, Diane en arrive-t-elle à abandonner tout projet de vie conjugale. Si on regarde l'ensemble du programme narratif de mariage, on constate que la seule véritable transformation ne concerne pas la relation du sujet d'état (Diane) à son objet-valeur (le mariage), mais la relation du sujet d'état à son objet-modal : l'héroïne passe d'un état de conjonction avec un / vouloir-aimer / à un état de disjonction, / ne-plus-vouloir-aimer /. Il y a dès lors annulation de ce programme narratif.

Dans ce récit où l'amour et le mariage sont les valeurs auxquelles devrait nécessairement prétendre toute femme digne de ce nom, le célibat ne serait acceptable que s'il était motivé par des obstacles extérieurs, par exemple l'obligation qu'aurait l'héroïne de reporter continuellement la date de son mariage à cause de ses missions continuelles. Or, le seul obstacle au mariage de Diane la belle aventurière n'aura été que Diane elle-même, sa difficulté à aimer, son « anormalité ». Par conséquent, son célibat ne saurait être interprété que de façon dysphorique. « Une femme n'est pas faite pour mener une vie pleine de dangers » (*Seule parmi les morts*, n° 2, p. 4). Tel était l'axiome posé par le père de Diane dès le deuxième numéro de la série, pour justifier son opposition à voir sa fille « courir ça et là » en quête d'aventures policières. Il est permis de croire que le récit n'a jamais fait que confirmer cette proposition. En effet, s'il accorde à son héroïne de mener « une vie pleine de dangers », il ne manque pas de lui faire admettre par ailleurs que sur le plan sentimental, elle n'est pas une femme « pour de vrai ». Sur ce point, les héroïnes des autres séries rejoignent Diane la belle aventurière, en percevant leur célibat comme un échec dont elles sont les premières responsables. C'était là le prix à payer, semble-t-il, pour être femme-détective dans les années cinquante.

Université Laval

Notes

- 1 Le fonds LIQUEFASC de l'Université Laval (Québec) possède plus de mille romans en fascicules, soit la collection incomplète d'une centaine de séries d'aventures de toutes sortes, publiées entre 1940 et 1970.
- 2 *Les Aventures étranges de l'agent IXE-13 l'as des espions canadiens*, série publiée aux Éditions Police-Journal, de 1947 à 1966; *les Aventures policières d'Albert Brien détective national des Canadiens français*, aux Éditions Police-Journal, de 1943 à 1966.
- 3 Le fonds LIQUEFASC possède une centaine de fascicules de la série *Diane la belle aventurière*.
- 4 Nous avons cru bon ne pas souligner chaque fois les nombreuses fautes et coquilles contenues dans les citations.
- 5 Groupe d'Entrevernes, *Analyse sémiotique des textes*, Presses universitaires de Lyon, 1979, 200 p.

- ⁶ Albert Brien, quant à lui, possède son propre bureau de détective; les enquêtes qu'il mène à la demande de simples particuliers sont par conséquent toujours officielles.
- ⁷ IXE-13, lui, s'interdisait les fredaines avec ses alliées; voir Louise Milot, « La défaite des femmes », in *Le Phénomène IXE-13*, Québec, Presses de l'Université Laval, à paraître dans la collection « Vie des lettres québécoises ».